

La fécondité dans les pays anglophones développés hors d'Europe : Canada, États-Unis, Australie et Nouvelle-Zélande

Jean-Paul SARDON*

Dans les pays européens, on observe, au mieux, une stabilisation de la fécondité à un niveau le plus souvent largement inférieur au seuil de remplacement. La situation est différente dans les pays anglophones développés non européens où, en dépit de l'absence de toute politique visant à intervenir de manière directe dans la sphère familiale, la fécondité se maintiendrait à un niveau supérieur à celui des pays européens. Qu'en est-il réellement ? C'est ce que nous allons examiner en passant en revue non seulement la fécondité générale, mais également, lorsque les données sont disponibles, la fécondité par rang de naissance⁽¹⁾. Nous tenterons ensuite d'expliquer quelle peut être l'origine des écarts observés.

I. La situation des pays anglophones développés par rapport à celle de l'Europe

Afin de situer la fécondité des pays étudiés par rapport à celle observée en Europe, les figures 1 et 2 regroupent respectivement les indicateurs transversaux et longitudinaux de fécondité de trois ensembles de pays :

— Les pays de l'ancienne Europe de l'Est figurent dans la partie gauche. Ils ont très souvent tenté d'infléchir, y compris par des moyens répressifs, l'évolution de la fécondité (Hongrie, République tchèque et Slovaquie qui formaient alors la Tchécoslovaquie, Roumanie et RDA).

* Institut national d'études démographiques et Observatoire démographique européen.

⁽¹⁾ La base de l'Observatoire démographique européen (ODE), source unique de notre information statistique, ne dispose d'informations détaillées par rang de naissance que pour les États-Unis.

— Au centre apparaissent quelques pays de l'Europe occidentale et surtout scandinave (Luxembourg et Pays-Bas d'un côté, Danemark, Finlande, Norvège et Suède de l'autre).

— Enfin, à droite sont représentés les pays anglophones développés non européens (États-Unis, Canada, Australie et Nouvelle-Zélande), qui enregistrent des niveaux de fécondité plus élevés que la plupart des pays d'Europe. La France a été représentée sur ce même graphique, ce qui fournit une illustration directe de l'écart observé avec ces différents pays.

La comparaison des évolutions entre l'Europe de l'Ouest et les pays développés non européens⁽²⁾ depuis les années 1950 montre que les couples ont connu des histoires très voisines, marquées avant tout par la fin du baby-boom (figure 1). Toutefois, celui-ci a été un peu plus précoce et, surtout, notablement plus prononcé dans chacun des pays anglophones étudiés que dans les pays d'Europe. Dans ces premiers pays, l'indicateur conjoncturel maximum de cette période a partout dépassé 3,5 enfants par

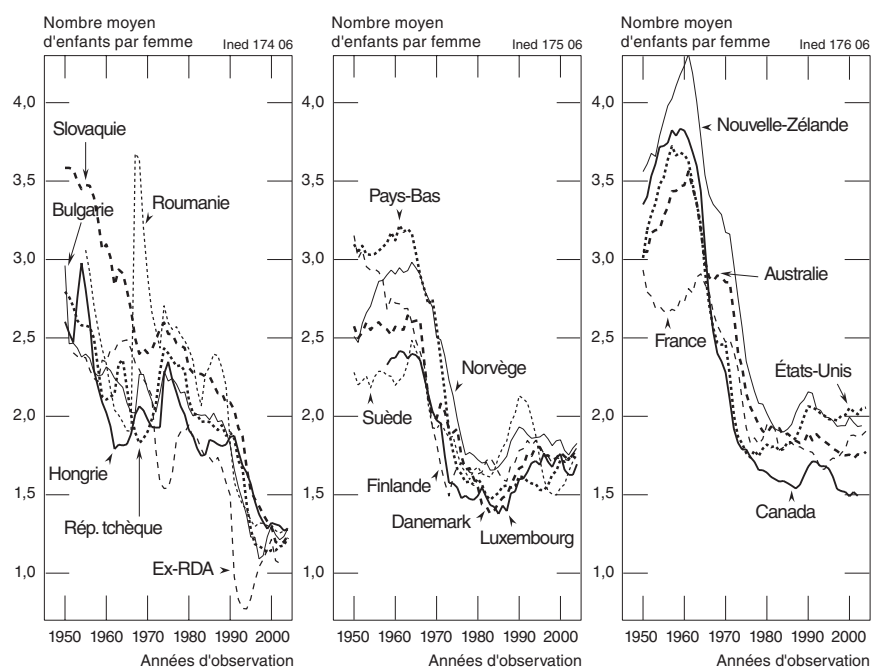


Figure 1. – Indicateur conjoncturel de fécondité dans quelques pays développés

Source : ODE.

⁽²⁾ Les pays d'Europe centrale et orientale ont suivi une évolution tout à fait particulière du fait de l'alternance des mesures incitatives et restrictives en matière de politique familiale et d'accès à l'avortement, qui constituait souvent la seule méthode de planification familiale.

femme. Il a même atteint 4,3 en Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire un écart supérieur à un enfant avec les Pays-Bas, le pays européen où la fécondité a été la plus forte durant le baby-boom.

Par delà cette évolution commune, les pays anglophones d'Amérique du Nord et d'Océanie ont, semble-t-il, toujours eu une fécondité plus élevée que les pays européens, même si l'écart a tendance à se réduire depuis quelques décennies. Cependant, le Canada se distingue par une fécondité relativement faible, l'indicateur conjoncturel s'étant stabilisé depuis quelques années à 1,5 enfant par femme, soit une valeur très proche de la moyenne de l'Union européenne.

L'examen des descendance finales (figure 2) confirme l'impression donnée par les indicateurs transversaux. La spécificité des pays anglophones étudiés, avec leur fécondité notablement plus élevée que celle observée en Europe, apparaît ici encore plus nettement. Cependant, la baisse continue de la descendance finale au Canada la conduit, pour les générations de l'après-guerre, au niveau des pays situés en bas du classement de l'Europe occidentale. Ainsi, le Canada ne partagerait plus depuis la fin du baby-boom les caractéristiques de la fécondité des pays anglophones développés non européens.

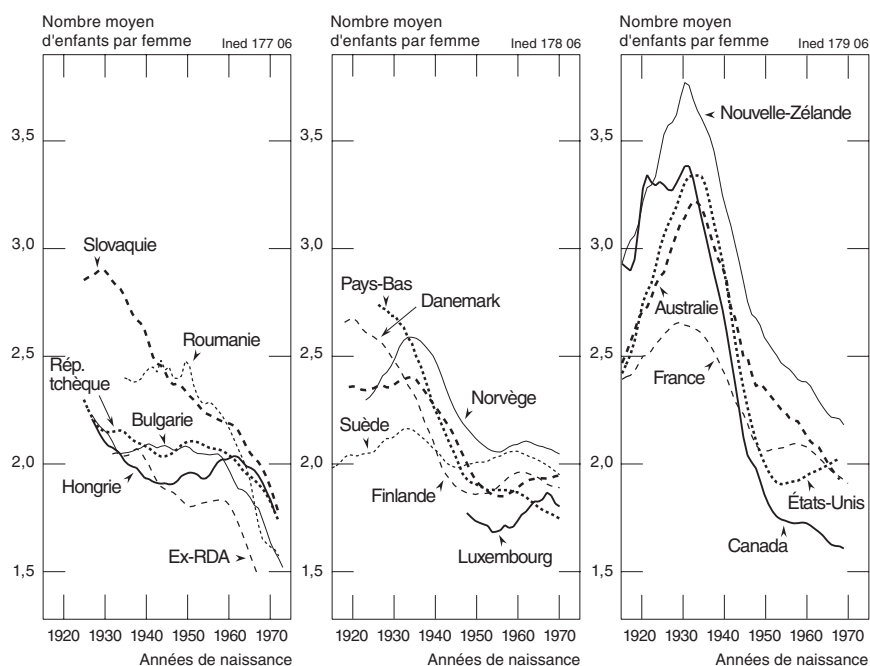


Figure 2. – Descendance finale dans quelques pays développés

Source : ODE.

Dans l'ensemble, les évolutions sont très proches de celles observées en Europe de l'Ouest, mais les écarts sont aujourd'hui bien plus faibles qu'il y a quelques décennies. Cette tendance pourrait donc mener à terme à la disparition de l'avantage actuel de ces pays sur la Scandinavie et la France, ce qui est déjà le cas pour l'Australie et, surtout, pour le Canada.

Dans la mesure où, pendant longtemps, une fécondité plus élevée allait de pair avec une fécondité plus précoce, on peut se demander si des différences dans le calendrier de la fécondité pourraient être à l'origine des écarts observés. La figure 3 représente, pour la dernière année d'observation disponible pour nombre de pays, l'indicateur conjoncturel en abscisses et l'âge moyen transversal à la maternité en ordonnées. Elle montre que la liaison entre ces deux variables, qui apparaît souvent lorsqu'on analyse la série temporelle d'un pays donné, est totalement absente lorsque l'analyse porte sur un ensemble de pays à une même date, en particulier du fait de l'hétérogénéité inhérente à des ensembles culturels différents. Les anciens pays socialistes se caractérisent par un âge à la maternité plus jeune et une fécondité plus faible alors que c'est l'inverse en Europe de l'Ouest et du Nord. L'Europe du Sud et les pays germaniques se distinguent, quant à eux, par une fécondité faible et tardive.

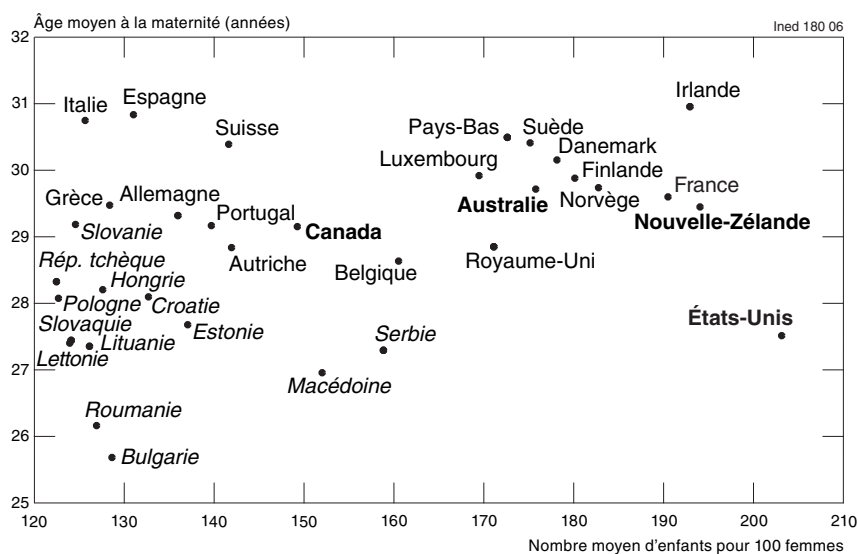


Figure 3. – Indicateur conjoncturel de fécondité et âge moyen à la maternité dans quelques pays développés au début des années 2000

Note : les pays anglophones non européens sont indiqués en caractères gras, les pays de l'Europe de l'Ouest en caractères maigres et ceux de l'ancienne Europe de l'Est en italiques.

Source : ODE.

Dans cet ensemble, les pays anglophones étudiés ne forment pas un groupe homogène. Si l'Australie et la Nouvelle-Zélande semblent plutôt appartenir à un ensemble commun avec les pays d'Europe de l'Ouest et du Nord, le Canada se situe à une place intermédiaire entre Europe de l'Ouest et Europe du Sud et, surtout, les États-Unis occupent une place tout à fait originale avec une fécondité relativement élevée et précoce. L'âge moyen à la maternité y était parmi les plus faibles des pays développés en 2001 (27,5 ans)⁽³⁾. Il était inférieur de plus d'une année à celui observé en Belgique, où la fécondité est la plus précoce de toute l'Europe de l'Ouest. Au total, l'âge moyen à la maternité dans ces pays anglophones développés se situe au niveau de celui des pays d'Europe de l'Ouest où il est le moins élevé.

II. La fécondité au fil du temps

Si la fécondité a évolué de manière très similaire dans l'ensemble de ces pays, pourtant divisés en deux groupes éloignés de dizaines de milliers de kilomètres, cela ne supprime pas pour autant toute spécificité nationale. C'est pourquoi nous allons d'abord analyser la situation dans chaque pays⁽⁴⁾, avant d'adopter un point de vue plus synthétique.

Australie

En Australie, depuis le maximum de 3,60 enfants par femme atteint en 1961⁽⁵⁾, la tendance à la baisse de l'indicateur conjoncturel de fécondité ne s'est quasiment pas interrompue. Une première stabilisation autour de 2,9 enfants par femme survient dans la seconde moitié des années 1960, avant que la fécondité ne recommence à baisser rapidement ; un nouveau plateau, légèrement orienté à la baisse, est atteint vers 1980. La fécondité est stabilisée depuis quelques années à un niveau inférieur à 1,8 enfant par femme (figure 4).

Cette quasi-stabilisation de l'indicateur conjoncturel depuis 1980 est, en fait, la résultante de mouvements opposés : la diminution des taux de fécondité par âge avant 26 ans et leur augmentation au-delà de 32 ans (figure 5). Entre ces deux âges, les taux croissent dans un premier temps, avant de reprendre leur baisse. Mais alors que les autres mouvements sont de nature plutôt conjoncturelle, puisqu'ils interviennent à la même date,

⁽³⁾ Dernière année pour laquelle nous disposons des naissances par âge de la mère.

⁽⁴⁾ Pour les aspects de politique sociale des quatre pays étudiés, de précieux renseignements figurent dans les *Canada Country Summary*, *Australia Country Summary*, *New Zealand Country Summary* et *United States Country Summary*, The Clearinghouse on International Developments in Child, Youth, and Family policies at Columbia University.

⁽⁵⁾ Cf. Caldwell J.C. et Ruzicka L.T., 1978, « The Australian fertility transition », *Population and Development Review*, 4(1), p. 81-103.

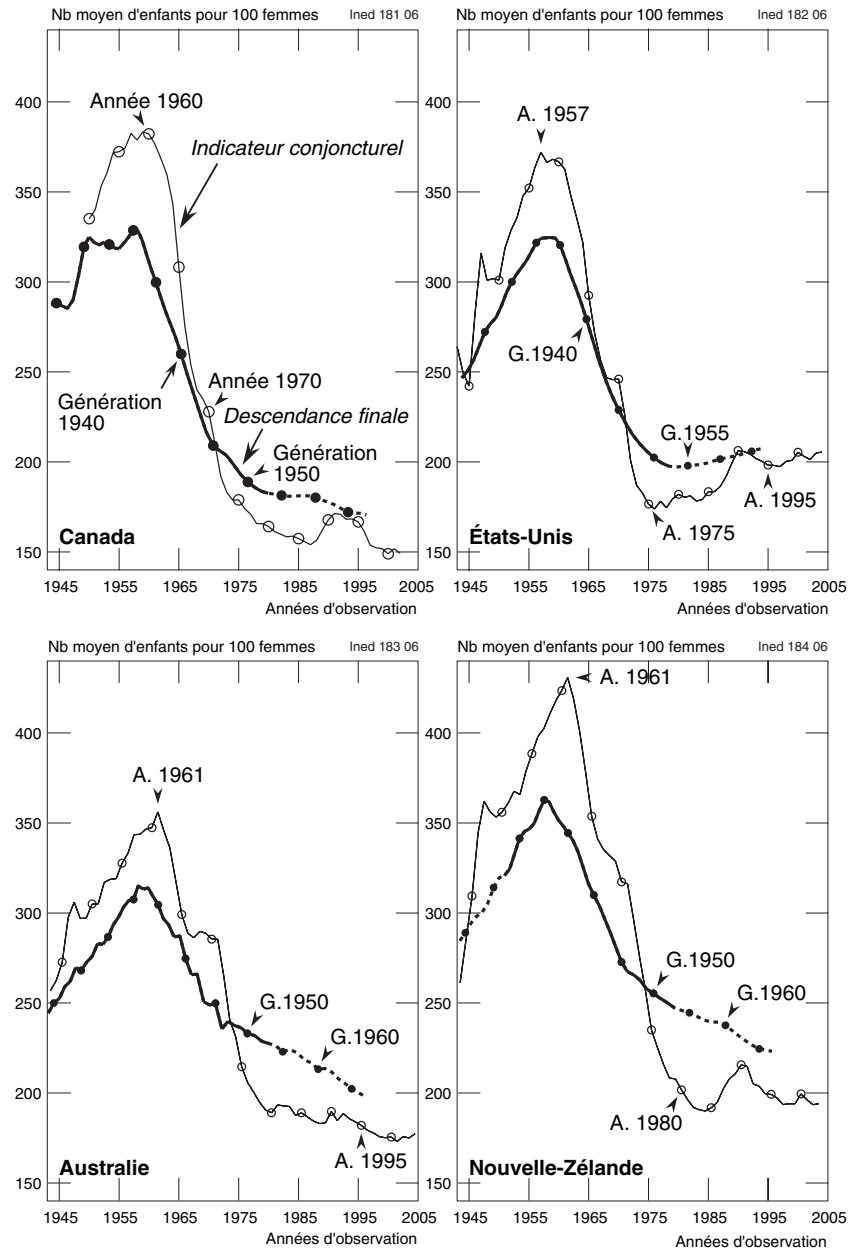


Figure 4. – Indicateur conjoncturel de fécondité et descendance finale dans les pays anglophones développés non européens

Source : ODE.

cette inversion, d'autant plus précoce que l'âge est jeune, pourrait avoir une composante plus longitudinale.

Depuis les années 1920, l'évolution de la fécondité australienne a connu plusieurs phases (figure 6). Au cours de la première phase, elle a diminué parallèlement à l'âge à la maternité qui baissait lui-même légèrement ; mais alors que la crise économique a accéléré la chute de l'indicateur conjoncturel, l'avancement de l'âge à la maternité a cessé. La deuxième phase débute avec la reprise de la fécondité en 1935 ; elle se poursuit avec le baby-boom, qui va culminer en 1961. Dans un premier temps, l'augmentation des taux n'a pas modifié l'âge moyen à la maternité, mais avec la fin de la guerre et le baby-boom, le rajeunissement a repris. Il a d'ailleurs continué au cours de la troisième phase, alors que la fécondité chutait, à l'exception de quelques années, à la fin des années 1960. La quatrième phase, qui se poursuit toujours, est caractérisée par une hausse importante et rapide de l'âge à la maternité⁽⁶⁾ tandis que le recul de la fécondité devient modéré.

Des analyses ont montré que la baisse de la fécondité était surtout due aux naissances de rang 1 et 2, la fécondité des rangs supérieurs restant à peu près inchangée⁽⁷⁾. Cela devrait conduire à une augmentation de la fréquence des femmes sans enfant et des familles à enfant unique et à une raréfaction des familles de trois enfants ou plus. Or, c'est en raison de la fréquence élevée des naissances de rang trois ou plus que les Australiennes avaient une fécondité supérieure à celle des Européennes.

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, la fécondité des Australiennes avait toujours dépassé celle des Françaises, mais cette époque semble aujourd'hui révolue. En effet, depuis 1998, l'indicateur conjoncturel est plus élevé en France et, bien que les descendance finales soient désormais à peu près égales, le recul est plus rapide en Australie. Certains experts⁽⁸⁾ estiment que si la fécondité australienne reste supérieure à celle de la plupart des pays d'Europe, c'est parce que les Australiennes ont plus de facilités pour concilier le travail et la vie familiale que les femmes vivant dans des pays où l'égalité entre les sexes est forte dans la sphère publique mais faible dans la sphère privée, ce qui oblige les femmes à choisir entre avoir un enfant ou poursuivre leur carrière.

En Australie, le débat sur le niveau de la fécondité nécessaire est inexistant parce que la variable primordiale pour la croissance du pays est l'immigration et que la fécondité est considérée comme relevant de la sphère privée. Toutefois, une prise de conscience du fait que l'immigration ne peut résoudre tous les problèmes, y compris celui du vieillissement à

⁽⁶⁾ L'âge moyen à la maternité a reculé de 3 ans en l'espace de 25 années, pour atteindre 29,7 ans en 2002.

⁽⁷⁾ Cf. Kippen R., « Trends in age-and parity-specific fertility in Australia », communication présentée au séminaire de l'UIESP intitulé *International Perspectives on Low Fertility: Trends, Theory and Policies*, Tokyo, 21-23 mars 2001.

⁽⁸⁾ McDonald P., 2000, « Gender equity, social institutions and the future of fertility », *Journal of Population Research*, 17(1), p. 1-16.

venir, et que la fécondité doit donc être prise en considération est en train de se faire jour. Certains demandent la mise en place de politiques favorables aux familles afin d'enrayer la baisse de la fécondité et d'éviter qu'elle ne rejoigne les très bas niveaux observés en Europe.

Canada

Parmi les pays étudiés, le Canada était, au lendemain de la seconde guerre mondiale et jusqu'au milieu des années 1960, celui où la fécondité était la plus élevée après la Nouvelle-Zélande ; il est aujourd'hui, et de loin, celui où elle est la plus faible. Depuis 1960, le recul n'a été interrompu que par une hausse temporaire à la fin des années 1980 (figure 4). Avant d'en rechercher les explications, il convient de souligner que cette hausse s'observe, autour de la même date, dans de nombreux autres pays : c'est le cas en Amérique du Nord, avec les États-Unis, en Europe, avec la Norvège, les Pays-Bas ou l'Allemagne de l'Ouest et même en Océanie avec la Nouvelle-Zélande. Ce mouvement est interprété dans la littérature américaine comme un écho du baby-boom. Il serait dû à la conjugaison de la récupération au-delà de 30 ans des naissances précédemment ajournées et à l'arrivée à ces âges des dernières cohortes nombreuses du baby-boom⁽⁹⁾. L'analyse des taux par âge montre que cette explication n'est guère satisfaisante, car la hausse s'observe à tous les âges à la même date (figure 5). La cause n'en peut donc être que de nature conjoncturelle.

Cette élévation temporaire de la fécondité, particulièrement nette chez les jeunes femmes, est sans nul doute la conséquence d'une anticipation des naissances, qui, lorsque l'avancement des naissances cesse, entraîne une diminution symétrique, avant que la fécondité ne reprenne son cours habituel. Ce rajeunissement temporaire du calendrier est très net, comme on peut le voir sur le graphique de la figure 6 relatif aux États-Unis, les mouvements ayant été très similaires dans les deux pays d'Amérique du Nord. L'indicateur conjoncturel augmente d'abord brusquement pendant plusieurs années alors que, dans le même temps, l'âge à la maternité cesse de reculer. Par la suite, l'âge moyen reprend sa progression et l'indicateur baisse pour rejoindre la tendance antérieure.

Dans la mesure où ces pays n'ont pas mis en place de politiques familiales, la cause est peut-être à chercher du côté d'une amélioration des conditions de vie⁽¹⁰⁾. Dans ces deux pays, comme dans quelques autres, le PIB par habitant a enregistré une nette amélioration au cours de la seconde moitié des années 1980. Il culmine à 20 % au-dessus de sa valeur de l'année 1980, en 1988-1989 au Canada et à 18 % en 1989-1990 aux États-Unis⁽¹¹⁾. Au cours des deux années suivantes, il perd 5 points au Canada et

⁽⁹⁾ Voir Pool I. et Sceats J., 2003, « Low fertility of the English-speaking Countries », *Journal of Population and Social Security (Population)*, Supplément au volume I, p. 340-383.

⁽¹⁰⁾ Il faudrait, pour tenter de comprendre les facteurs qui influencent l'évolution de la fécondité, garder présent à l'esprit que quelques pays européens ont eux aussi enregistré un mouvement similaire à la même date.

ne retrouve son niveau de la fin des années 1980 que dans la seconde moitié de la décennie 1990. Aux États-Unis, le recul du PIB est limité à une seule année ; dès l'année suivante, il retrouve son niveau de 1990 et poursuit ensuite sa progression.

Le parallélisme entre les évolutions du PIB et de l'indicateur conjoncturel de fécondité dans ces pays donne à penser que, au moins dans certaines circonstances, il y aurait une relation entre les deux. Il convient toutefois de remarquer qu'en Australie, la progression du PIB a été assez proche de celle enregistrée aux États-Unis sans qu'il y ait eu une hausse temporaire des taux de fécondité.

Le faible niveau de la fécondité au Canada pourrait également tenir au fait qu'au cours des deux dernières décennies, les taux d'activité des femmes mariées ont fortement augmenté et que les emplois occupés par ces femmes sont, plus souvent que dans les autres pays, des emplois à plein temps. Ainsi, dans un pays où, mis à part dans la province de Québec, les infrastructures publiques de garde des enfants et les congés parentaux n'existent pas, les femmes seraient de plus en plus amenées à arbitrer en faveur du travail et donc au détriment des enfants⁽¹²⁾.

Nouvelle-Zélande

En Nouvelle-Zélande, la fécondité a toujours été largement supérieure à celle des autres pays étudiés, même si l'écart s'est fortement réduit au cours du dernier quart de siècle, en particulier avec les États-Unis. Le baby-boom de l'après-guerre y a été le plus marqué du monde industrialisé. C'est seulement à partir du milieu des années 1960 que l'indicateur conjoncturel est descendu en dessous de 3,5 enfants par femme. La chute de l'indicateur a alors été accélérée par le recul de la fécondité de la population maori, entrée tardivement dans la transition démographique⁽¹³⁾ (figure 4).

À la fin des années 1960, les pouvoirs publics avaient introduit un système de capitalisation des allocations familiales qui permettait aux femmes de percevoir une somme forfaitaire par anticipation pour l'investir dans un logement. Cette mesure ne semble guère avoir eu d'effet sur la fécondité car, à cette époque, on observe seulement un léger ralentissement de la baisse, qui fut, d'ailleurs, plus net en Australie. Depuis la fin des années 1970, l'indicateur se situe en dessous du seuil de remplacement, à l'exception de quelques années autour de 1990.

⁽¹¹⁾ Source OCDE.

⁽¹²⁾ O'Hara C., 1999, *Comparative Family Policy: Eight Countries' Stories*, Canadian Policy Research Network Study N°F104.

⁽¹³⁾ Voir Jackson N.O., Pool I. et Cheung M.C., 1994, « Maori and non-Maori fertility: convergence, divergence, or parallel trends? », *New Zealand Population Review*, 20(1-2), p. 31-57. Voir également Johnstone K., Baxendine S., Dharmalingam Q., Hilcoat-Nalletamby S., Pool I. et Paki Paki N., 2001, « Standard country report: New Zealand », *Fertility and family surveys in countries of the ECE region, Economic Studies* 10s, Nations unies, New York et Genève.

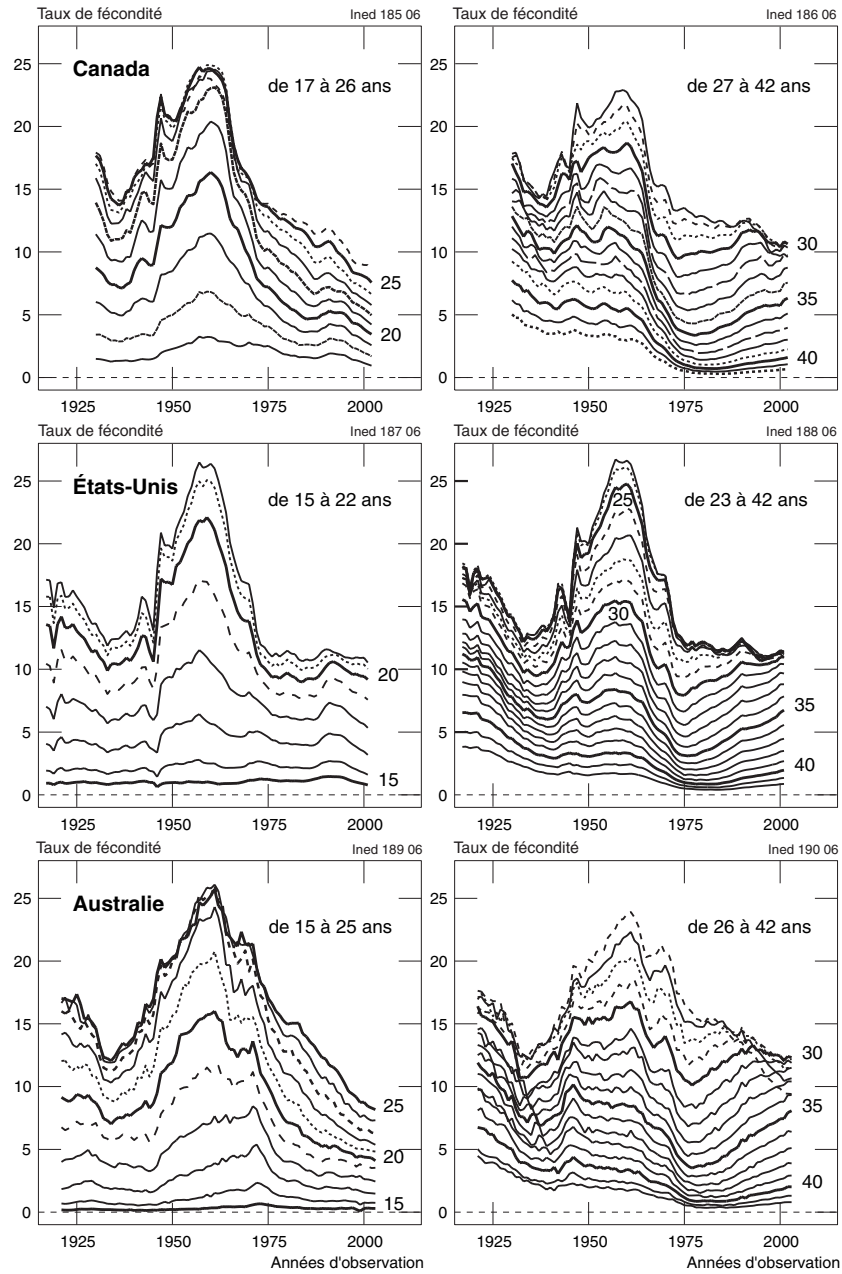


Figure 5. – Évolution du taux de fécondité à chaque âge (taux par âge atteint)
 Source : ODE.

Le relèvement de la fécondité dans les années 1980 a concerné tous les âges, comme au Canada : remontée temporaire des taux chez les femmes les plus jeunes et accélération de la reprise, elle aussi temporaire, chez les plus âgées. À la différence du Canada, où la hausse de la fécondité a duré trois ans, en Nouvelle-Zélande, elle s'est poursuivie sur une période un peu plus longue. De plus, au-delà de 32 ans, les taux n'ont pas baissé : seule est perceptible une stabilisation ou une diminution du rythme de l'augmentation. La hausse des indicateurs de fécondité est peut-être également à mettre en relation avec l'amélioration générale de la croissance économique au cours des années 1980, qui sera ensuite brisée par le retournement de la conjoncture dans les années 1990⁽¹⁴⁾.

Sur la période récente, l'évolution des taux de fécondité est assez voisine de celle que nous venons de décrire pour l'Australie. La baisse des taux aux âges jeunes se poursuit, tout comme la remontée des taux au-delà de 33 ans.

La synthèse graphique de cette évolution (non reproduite dans cet article), malgré une grande ressemblance avec la figure similaire relative à l'Australie, présente quelques différences. Ainsi, l'intervalle de variation de l'indicateur conjoncturel est plus large en Nouvelle-Zélande (2,4 enfants par femme) qu'en Australie (1,8). Toutefois, la différence la plus nette concerne les deux dernières décennies ; dans les deux pays, le recul de l'âge moyen à la maternité a été parallèle, mais il s'est accompagné d'une légère réduction de l'indicateur conjoncturel en Australie, alors qu'en Nouvelle-Zélande il serait plutôt resté stable, en dépit de quelques oscillations.

États-Unis

L'évolution de la fécondité aux États-Unis⁽¹⁵⁾ apparaît assez singulière, en particulier lorsqu'on la compare à celle observée en France. En dépit d'un baby-boom beaucoup plus marqué⁽¹⁶⁾, l'indicateur conjoncturel de fécondité est passé en dessous de celui de la France dès le milieu des années 1960. La fécondité des Américaines a ensuite évolué de façon parallèle à celle des Françaises jusqu'à ce que, au début des années 1980, les évolutions divergent. Aux États-Unis, l'indicateur conjoncturel de fécondité a augmenté soudainement jusqu'à un niveau proche du seuil de

⁽¹⁴⁾ En Nouvelle-Zélande, le taux de croissance annuel du PIB par habitant en volume est passé de 0,5 % dans la décennie 1970 à 1,7 % dans les années 1980 et à 0,7 % pendant la période 1990-1998.

⁽¹⁵⁾ Alors que pour tous les pays nous utilisons les taux de fécondité calculés par l'ODE, les taux de fécondité des femmes américaines pour les années 1917-1946 sont issus de : Heuser R.L., 1976, *Fertility tables for United States birth cohorts by color: United States, 1917-1973*, Publication n° (HRA) 76-1152, United States Department of Health, Education and Welfare, Public Health Service, Health Resources Administration, National Center for Health Statistics, Rockville, Maryland.

⁽¹⁶⁾ Cf. Taeuber I.B., 1967, « Demographic transitions and population problems in the United States », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 369, p. 131-140.

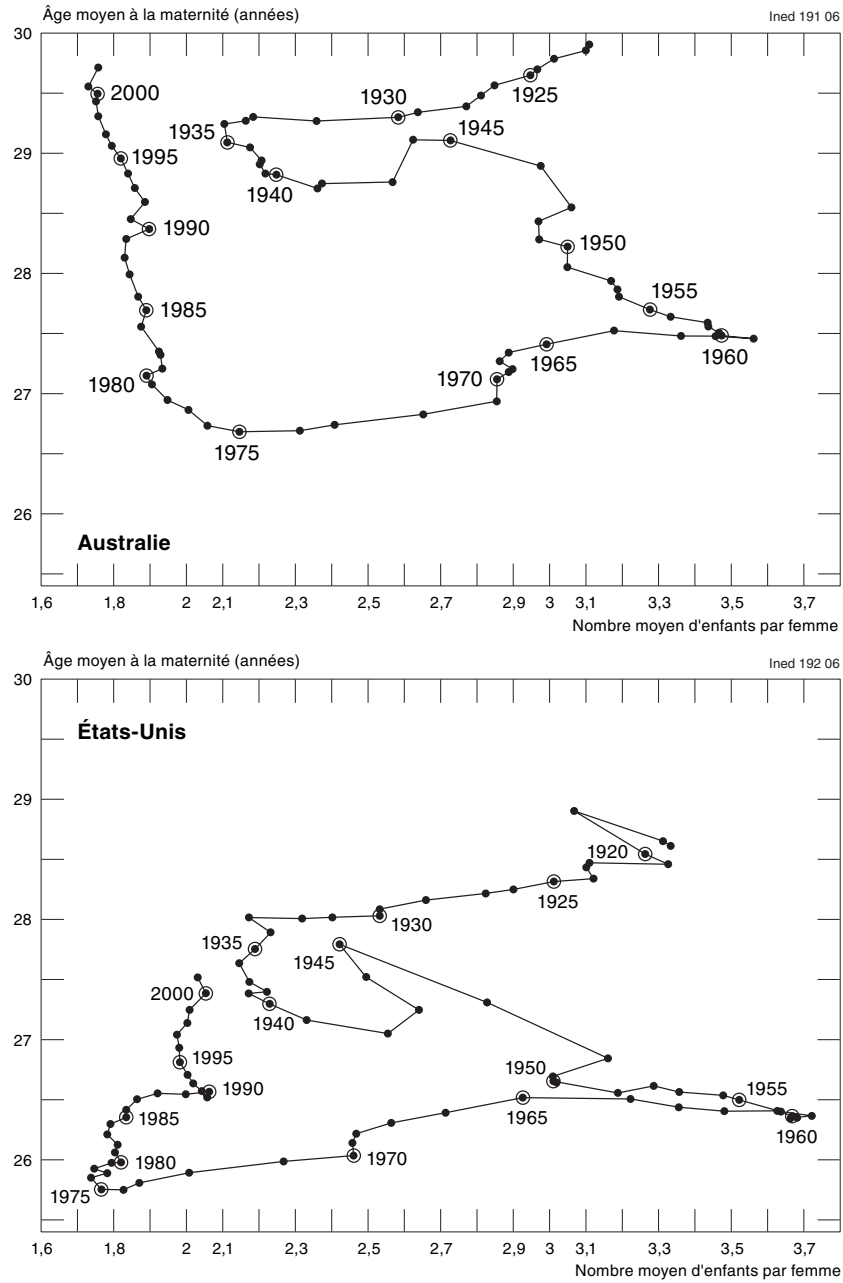


Figure 6.- Indicateur conjoncturel de fécondité et âge moyen transversal à la maternité

Source : ODE.

remplacement et s'établit depuis autour de 2 enfants par femme. En France, la fécondité a enregistré une reprise semblable avec une dizaine d'années de retard (figure 1).

La hausse relativement brutale du niveau de la fécondité américaine dans les années 1980 n'a guère d'équivalents, si ce n'est, peut-être, au Luxembourg et en Norvège où l'indicateur conjoncturel reste néanmoins largement inférieur à 2 enfants par femme (figure 1). Cette augmentation de l'indicateur résulte, avant tout, de la hausse des taux de fécondité des femmes de moins de 30 ans, et particulièrement des plus jeunes, celles de moins de 20 ans. Cette remontée de la fécondité, qui a succédé à un palier en légère hausse depuis la seconde moitié des années 1970, s'est traduite par une très légère progression de la descendance finale, qui approche le seuil de remplacement chez les femmes nées au milieu des années 1960.

La décomposition de ces indicateurs de fécondité montre que la reprise a touché tous les rangs, mais avec une intensité diminuant avec le rang de la naissance. Elle s'est déroulée en deux temps. De 1976 à 1985, la hausse concerne avant tout les naissances de rang 1 et 2, les naissances de rang 3 ou plus reculant légèrement, alors qu'entre 1985 et 1990 elle concerne tous les rangs. À l'issue de cette augmentation, l'écart entre les indicateurs transversaux et longitudinaux a été totalement résorbé, comme si, après des phases successives de rajeunissement puis de recul de l'âge à la maternité, le calendrier de la fécondité des générations était sur le point de se stabiliser.

En réalité, la situation est plus complexe car, si l'on observe une diminution du rythme de croissance de l'âge moyen à la maternité dans les générations, ce dernier n'en continue pas moins d'augmenter. Il se pourrait d'ailleurs que le rapprochement entre les évolutions des indicateurs transversal et longitudinal n'ait été que temporaire, si l'on en juge par la reprise de la baisse de la fécondité aux âges jeunes et la poursuite de la récupération, à un rythme légèrement plus soutenu au cours des dernières années, des naissances précédemment ajournées (figure 5). Ces évolutions, qui témoignent de la poursuite du report des maternités vers des âges toujours plus élevés, devraient se traduire par une nouvelle divergence entre l'indicateur conjoncturel et la descendance finale.

Les représentations synthétiques de l'évolution de la fécondité aux États-Unis montrent de notables différences avec celles établies pour les autres pays non européens. Les données transversales mettent cependant en évidence les mêmes phases qu'en Australie, avec des modalités un peu différentes (figure 6). Le recul de l'indicateur conjoncturel prend fin en 1975, soit environ cinq années avant les autres pays étudiés, mais, surtout, il repart à la hausse dans la dernière phase, alors qu'il continue à diminuer en Australie et se stabilise en Nouvelle-Zélande.

Vue d'ensemble

Dans les quatre pays étudiés comme dans les pays européens, à l'exception de ceux du bloc socialiste, la hausse des indicateurs de fécondité après la seconde guerre mondiale jusqu'au milieu des années 1950⁽¹⁷⁾ s'est accompagnée d'une augmentation de la descendance finale des générations mais aussi d'un rajeunissement de l'âge moyen à la maternité, comme l'indique la position supérieure de l'indice transversal, dans tous les pays, par rapport à l'indice longitudinal. À partir du début des années 1960, le mouvement se retourne : la fécondité du moment chute très rapidement, témoignant non seulement de la fin du processus de rajeunissement du calendrier de la fécondité mais aussi de son inversion. Dans le même temps, l'intensité de la fécondité diminue.

Le baby-boom a été bien plus marqué dans ces pays qu'en Europe, avec des différences d'un pays à l'autre. Ainsi, il a atteint son maximum un peu plus précocement en Amérique du Nord (1957 aux États-Unis et 1959 au Canada), qu'en Australie et en Nouvelle-Zélande (1961). De même, le recul de la fécondité qui s'ensuivit semble s'être déroulé en deux phases plus distinctes dans les pays de l'hémisphère sud, la seconde moitié des années 1970 apparaissant partout comme une période de pause, plus ou moins longue et plus ou moins marquée selon les pays. Notons que cette interruption ou ce ralentissement de la baisse semble avoir également concerné, à peu près à la même date, l'ensemble des pays européens à économie de marché, si l'on en juge par la sélection des pays occidentaux représentés sur la figure 1.

La durée plus importante de cette phase de ralentissement en Australie et en Nouvelle-Zélande a contribué à creuser l'écart avec la fécondité des pays d'Amérique du Nord. C'est également à partir de cette période que les évolutions entre les quatre pays divergent. Tout d'abord, le recul rapide de l'indicateur de fécondité a cessé un peu plus tôt en Amérique du Nord, même si au Canada il a continué à baisser à un rythme certes un peu moins soutenu. C'est à partir de la fin de la chute de l'indicateur, pendant les années 1970, que les évolutions divergent notablement. Aux États-Unis, pays dans lequel la fécondité était la plus faible, l'indicateur conjoncturel a remonté sensiblement pour rattraper et dépasser le niveau de la Nouvelle-Zélande qui fut constamment, sauf pendant quelques années dans la première moitié des années 1980, le pays le plus fécond des pays anglophones développés non européens. À l'opposé, l'indicateur conjoncturel de fécondité canadien a continué de baisser, à l'exception d'une remontée temporaire à la charnière des années 1990. Ainsi, alors que jusqu'au milieu des années 1970 ces deux pays enregistraient des niveaux et des évolutions similaires, on observe depuis cette date une totale divergence dans les tendances, même si le relèvement de l'indicateur à la fin des années 1980 touche les deux pays. Alors qu'en 1976, l'indicateur conjoncturel de fécondité

⁽¹⁷⁾ Milieu des années 1960 en Europe.

s'élevait à 1,74 enfant par femme dans chacun de ces pays, en 2002, il était tombé à 1,49 au Canada tandis qu'il atteignait 2,01 aux États-Unis, pays dans lequel il a poursuivi sa progression pour dépasser 2,05 en 2004.

Dans l'hémisphère sud, alors que la fécondité des femmes néo-zélandaises dépassait largement celle des Australiennes, la transition démographique plus tardive de la population maori a entraîné une rapide convergence, la fécondité s'élevant à 1,9 enfant par femme au début de la décennie 1980. Depuis, une certaine divergence se manifeste également. En Nouvelle-Zélande, la fécondité, au-delà de sa hausse temporaire dans la seconde moitié des années 1980⁽¹⁸⁾, semble se stabiliser entre 1,9 et 2,0 enfants par femme. Au contraire, en Australie, la baisse de la fécondité s'est poursuivie à un rythme relativement lent, jusqu'à se stabiliser autour de 1,75 enfant par femme à partir de la fin de la décennie 1990.

De tous ces pays anglophones, c'est au Canada que le niveau de la fécondité est le plus préoccupant. Depuis 1997, l'indicateur conjoncturel s'établit autour de 1,5 enfant par femme, c'est-à-dire un niveau inférieur de 30 % au seuil de remplacement (2,1). En conséquence, la base de la pyramide des âges se réduit, le nombre des naissances étant depuis quelques années inférieur d'un tiers à l'effectif moyen des générations dont elles sont issues⁽¹⁹⁾.

Aux États-Unis, en revanche, le remplacement des générations est, de nouveau, à peu près assuré depuis une quinzaine d'années. Cette situation tient à un calendrier de la fécondité très spécifique par rapport aux autres pays, y compris les pays d'Europe. Après le baby-boom, la fécondité des jeunes femmes américaines a rejoint très rapidement le niveau antérieur, et elle est restée à peu près stable depuis (figure 5). Au contraire, partout ailleurs, le recul des taux de fécondité s'est poursuivi sous l'effet de l'ajournement continu des naissances. De ce fait, dans la plupart des pays, la hausse de la fécondité au-delà de 30 ans, consécutive à la récupération des naissances ajournées, a contrebalancé, au mieux, le recul enregistré aux âges jeunes ; aux États-Unis, cette hausse provient, avant tout, d'une augmentation de l'intensité de la fécondité des générations qui, conjuguée à une stabilité de la fécondité des jeunes femmes, a entraîné une augmentation de l'indicateur conjoncturel. La diminution de la fécondité des très jeunes femmes de 20 ans et moins, enregistrée depuis le milieu des années 1990, pourrait bien augurer de l'ajournement des naissances que l'on a observé ailleurs dans le monde. Mais il est un peu tôt pour l'affirmer, car la diminution est encore trop faible.

⁽¹⁸⁾ Que l'on retrouve également au Canada et aux États-Unis.

⁽¹⁹⁾ L'indicateur conjoncturel de fécondité est, en effet, contrairement à son nom et à l'unité dans laquelle il s'exprime, non pas une mesure de la fécondité, mais une mesure du niveau de remplacement des générations. Voir Calot G., 2001, « Mais qu'est-ce donc qu'un indicateur conjoncturel de fécondité ? », *Population*, n° 3, p. 325-327.

III. La fécondité des générations

Profil de la fécondité

La distribution des taux de fécondité selon l'âge pour quelques générations, nées à dix ans d'intervalle, illustre parfaitement l'intensité de la modification du calendrier des naissances dans l'ensemble des pays étudiés⁽²⁰⁾ (figure 7). Prenons l'exemple de l'Australie. Dans un premier temps, des femmes nées en 1930 à celles nées en 1940, les naissances sont plus précoces : le mode passe de 25 à 23 ans⁽²¹⁾. Toutefois, les augmentations aux âges jeunes ne compensent pas la réduction de la fécondité aux âges plus élevés, qui traduit la diminution de la fréquence des naissances de rang élevé. Avec les générations de l'après-guerre, les évolutions se précipitent. La fécondité recule nettement aux âges où elle était la plus forte, avant d'enregistrer, avec les générations nées dans les 1950, une modification importante de son calendrier. Les naissances sont ajournées avant 25 ans et reportées à des âges plus élevés, ce qui provoque un relèvement des taux au-delà de 30 ans. L'ensemble de la distribution des naissances opère ainsi un glissement vers des âges plus élevés. Avec l'accentuation du phénomène au fil des générations, le mode se déplace de 27 à 30 ans de la génération 1960 à la génération 1970.

Nombre de pays développés ont suivi une évolution très similaire à celle retracée pour l'Australie, mais les États-Unis s'en distinguent assez nettement à partir de la génération 1960. En effet, à partir de cette dernière, le report des naissances à des âges toujours plus élevés cesse. Nulle part ailleurs, on observe une telle stabilisation sur une période aussi longue. Cela pourrait indiquer qu'au moins temporairement, les femmes américaines auraient adopté un nouveau comportement de fécondité.

Si le mouvement général, que nous avons précédemment décrit, s'applique à chacun des trois autres pays (Australie⁽²²⁾, Canada et Nouvelle-Zélande), quelques particularités existent. Ainsi, chez les femmes néo-zélandaises, la baisse plus lente de la fécondité avant 20-22 ans tend à accentuer la précocité des maternités chez ces dernières par rapport aux Australiennes. Le Canada se distingue, quant à lui, par un recul beaucoup plus prononcé des taux de fécondité au-delà de 25 ans entre les générations 1930 et 1940, ainsi que par une baisse des taux chez les femmes nées dans les années 1940 plus proche de celle enregistrée chez les Américaines que chez les Australiennes.

⁽²⁰⁾ Frejka T. et Sardon J.-P., 2004, *Childbearing Trends and Prospects in Low-Fertility Countries. A Cohort Analysis*, European Studies of Population, Vol. 13, Kluwer Academic Publishers.

⁽²¹⁾ De 24 à 22 ans aux États-Unis, où la fécondité est un peu plus précoce.

⁽²²⁾ Voir également Jain S.K. et McDonald P., 1997, « Fertility of Australian birth cohorts », *Journal of the Australian Population Association*, 14(1), p. 31-46.

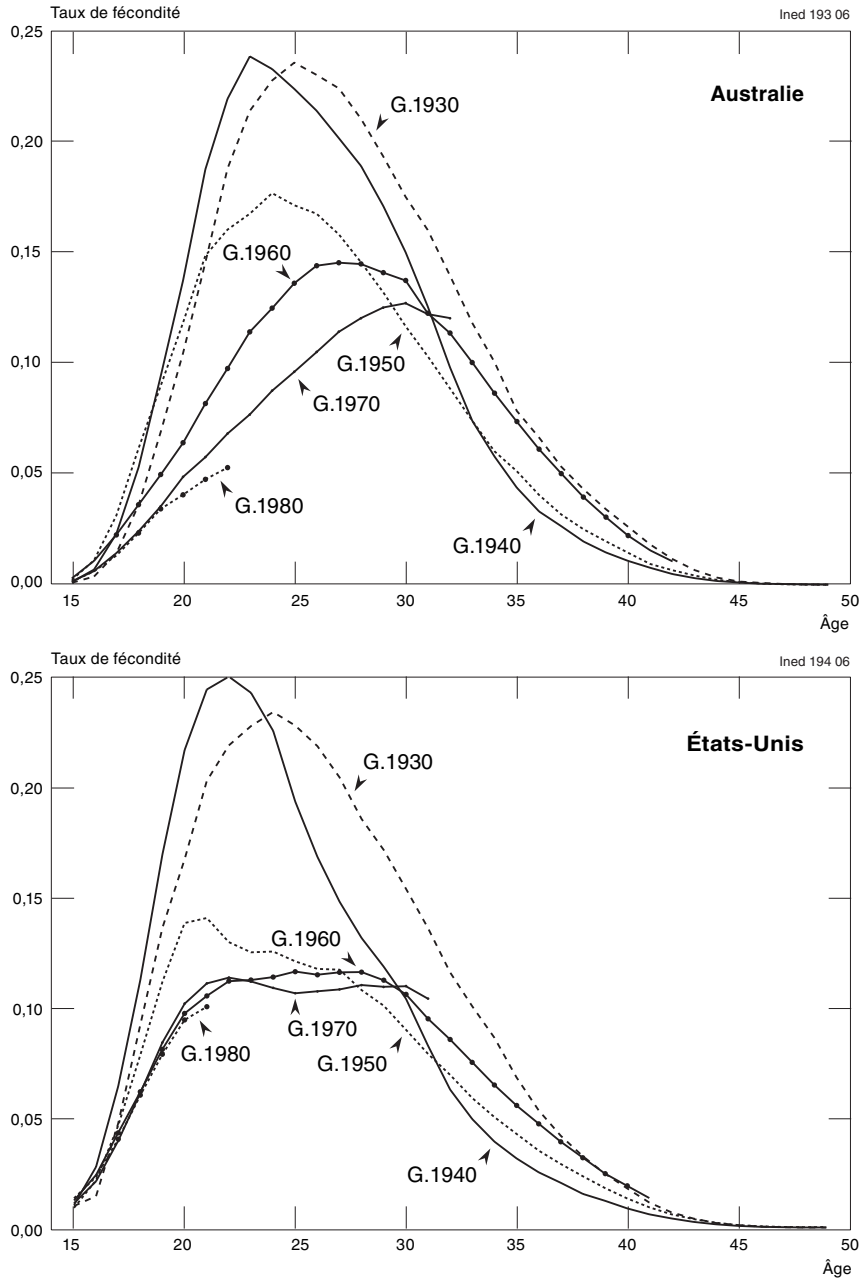


Figure 7.- Taux de fécondité selon l'âge dans quelques générations

Source : ODE.

Une spécificité de la fécondité aux États-Unis réside dans l'importance de la fécondité des adolescentes qui perdure au sein des générations les plus récentes, à la différence de l'évolution suivie par les autres pays. Le profil de la distribution des taux par âge, pour la génération 1970, est même bi-modal, comme si la population était composée de deux sous-populations bien distinctes. En cela, la fécondité des femmes américaines se rapprocherait de celle que l'on observe au Royaume-Uni, où la fécondité des adolescentes constitue encore un problème sérieux. À un moindre degré, le Canada semble avoir connu une situation similaire, qui aurait pris fin chez les femmes nées dans les années 1950.

Descendances finales estimées

Dans la mesure où, dans tous ces pays, à l'exception des États-Unis, les femmes ont leurs enfants sur des étendues d'âge qui s'allongent au fil des générations, en même temps que les valeurs modales s'abaissent, on peut s'interroger sur l'intensité de la fécondité dans ces générations, dont seulement une fraction de la vie féconde a été observée.

L'examen de l'écart entre les descendances atteintes au même âge dans les générations successives fournit des éléments pour évaluer si le retard accumulé par rapport à une génération particulière, ici la génération 1950, a quelque chance de pouvoir être comblé. En Australie, il apparaît assez nettement que la descendance est orientée à la baisse (figure 8). En effet, l'écart entre les cohortes successives semble avoir peu de chances d'être comblé, même en faisant abstraction de la génération 1950 dont l'intensité de la fécondité (2,32 enfants par femme) peut paraître un objectif un peu élevé. Il semble que la descendance finale va continuer à se réduire, au moins jusqu'aux cohortes de femmes nées au milieu des années 1960. Ces femmes verront sans doute leur fécondité passer sous le seuil de remplacement.

La Nouvelle-Zélande enregistrera une évolution très proche, mais la descendance ne devrait rejoindre le niveau du strict remplacement des générations qu'un peu plus tardivement, du fait du niveau élevé de la fécondité des femmes nées en 1950 (2,5 enfants par femme). La descendance finale de la génération 1968 dépasse encore 2,2 enfants par femme.

Dans ces deux pays, et plus particulièrement en Nouvelle-Zélande, il convient de noter qu'en dépit du retard de plus en plus grand accumulé jusque vers 28 ans par rapport à leurs aînées, les femmes nées jusque dans les années 1960-1965 combleront, sans doute en grande partie, ce retard, sans toutefois approcher la descendance des femmes nées en 1950. Pour les générations les plus jeunes, l'accentuation du retard accumulé, qui se situe entre 0,8 et 0,9 enfant à 27-28 ans, rendra de plus en plus incertaine la récupération des naissances ajournées aux âges jeunes.

Curieusement, l'évolution du calendrier des générations canadiennes suit le même schéma. Toutefois, l'amplitude des différences est deux fois

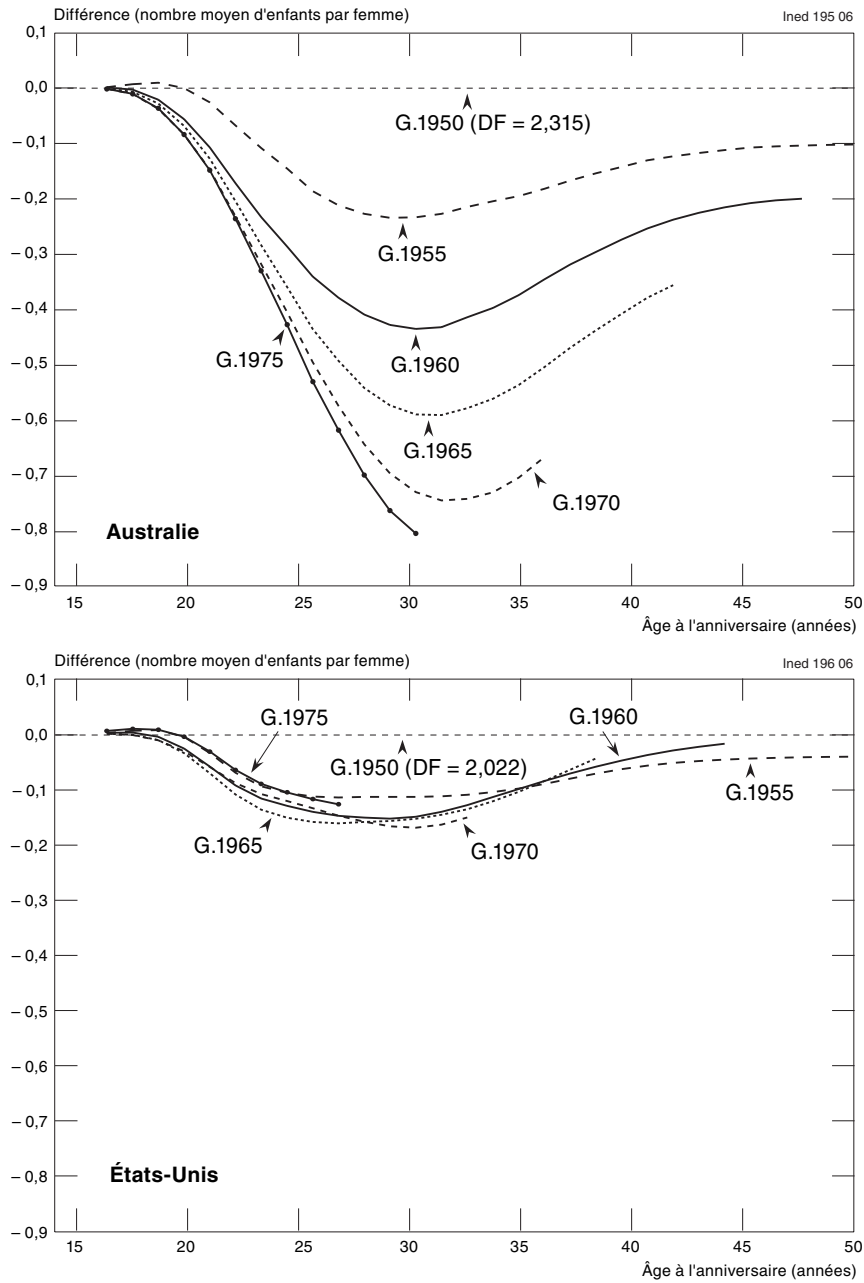


Figure 8. – Différence entre les fécondités cumulées à chaque anniversaire dans quelques générations par rapport à la génération 1950

Note : DF désigne la valeur de la descendance finale de la génération 1950

Source : ODE.

plus faible, alors même que la descendance finale de la génération de référence, inférieure de 0,5 enfant à celle des femmes australiennes, est largement en deçà du seuil de remplacement. Si la descendance de la génération 1960 devrait être très voisine de celle des femmes nées cinq années plus tôt, il semble que les générations suivantes aient peu de chances de pouvoir rattraper leur retard actuel, y compris sur la génération 1955. Ainsi, la descendance de la génération 1968 devrait s'établir autour de 1,7 enfant par femme.

Aux États-Unis, la situation est totalement différente, comme nous l'avons vu précédemment. Seules les femmes nées en 1955 ont enregistré un léger recul de la descendance finale et l'examen de l'évolution des descendance partielles montre qu'il ne faut pas attendre de diminution de la descendance finale, même pour les générations nées vers le milieu des années 1970. La tendance reste plutôt à une augmentation de la descendance, qui atteint, de nouveau, le seuil de remplacement.

Ainsi, alors qu'en Europe seules les femmes de deux pays, la Norvège et la France, ont encore des descendance égales ou supérieures à deux enfants par femme, c'est le cas pour trois des quatre pays anglophones étudiés.

Synthèse

La mise en relation de la descendance finale et de l'âge moyen à la maternité fournit une vision synthétique de l'évolution de la fécondité des générations sur plus d'un demi-siècle (figure 9). Elle met en évidence les générations qui semblent avoir été initiatrices d'un nouveau comportement et permet de distinguer différentes phases.

Dans le cas de l'Australie, si l'on se limite aux femmes nées au plus tôt pendant la première guerre mondiale, trois phases se dessinent. De la génération 1914 à la génération 1932, la descendance finale s'accroît fortement, en même temps que l'âge à la maternité s'abaisse. Avec les femmes nées en 1933, le mouvement s'inverse ; une deuxième phase commence pendant laquelle la descendance finale diminue très rapidement – elle perd 0,7 enfant par femme en une quinzaine de générations – et l'âge moyen à la maternité baisse du fait de la réduction de la taille des familles. Avec les générations de l'après-guerre s'ouvre une troisième phase, au cours de laquelle la réduction de la descendance finale se poursuit à un rythme moins soutenu et les naissances sont reportées à des âges toujours plus élevés.

En Nouvelle-Zélande, on retrouve des phases très voisines, avec une entrée dans la deuxième phase un peu plus précoce, puisque, dans ce pays, c'est à partir de la génération 1931, et non de la génération 1933 comme en Australie, que les femmes ont commencé à réduire leur descendance.

Les pays d'Amérique du Nord, et plus particulièrement les États-Unis, se caractérisent par une plus grande régularité et progressivité des

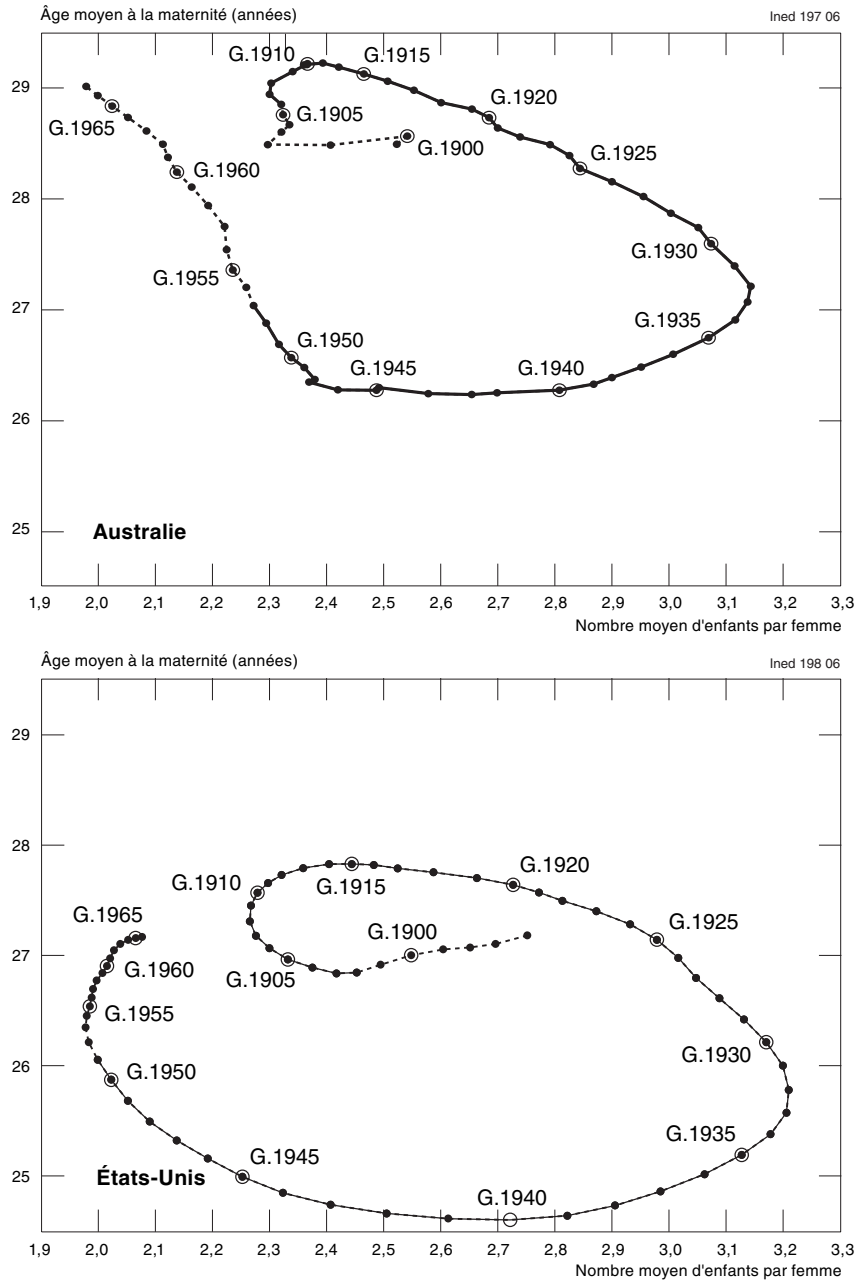


Figure 9. – Descendance finale et âge moyen longitudinal à la maternité dans les générations 1896-1967

Source : ODE.

évolutions au fil des générations, ce qui ne permet guère de déterminer les générations qui auraient pu avoir un rôle précurseur. Cependant, il semble que les modifications du comportement de fécondité soient survenues à peu près à la même date dans tous ces pays. Soulignons seulement que la tendance à la hausse de la descendance finale dans les générations les plus récentes est une particularité des femmes américaines.

IV. Spécificité de la fécondité aux États-Unis

L'importance de l'immigration, notamment d'origine hispanique, est parfois évoquée comme une cause de la reprise de la fécondité du moment qui a porté l'indicateur conjoncturel des États-Unis à un niveau relativement élevé par rapport aux autres pays développés⁽²³⁾. L'indicateur national cache, il est vrai, une forte diversité de la fécondité selon la communauté d'appartenance, les femmes originaires d'Amérique centrale ayant une fécondité notablement supérieure à celle des autres groupes ethniques.

Ainsi, l'indicateur conjoncturel de fécondité de 1998, 2,1 enfants par femme⁽²⁴⁾, est la moyenne pondérée de fécondités qui vont de 2,9 pour les femmes blanches d'origine hispanique à 1,8 pour les femmes blanches non hispaniques⁽²⁵⁾, en passant par 2,2 pour les Noires non hispaniques, 2,1 pour les Amérindiennes et 1,9 pour les Asiatiques et les femmes originaires des îles du Pacifique. Avec l'immigration continue de personnes originaires d'Amérique centrale, la minorité hispanique est celle qui s'accroît le plus vite. La proportion des femmes d'origine hispanique a plus que doublé en un quart de siècle : elles ne représentaient que 6,2 % de l'ensemble de la population féminine des États-Unis en 1980, contre près de 10 % (9,9 %) en 1994 et 13,4 % en 2004. La hausse sensible de l'indicateur conjoncturel pourrait donc refléter, au moins pour une part, cet accroissement.

Un rapide calcul sur la base des niveaux de fécondité observés en 1998 et de la variation des parts relatives des différentes communautés⁽²⁶⁾ entre 1980 et 2004 montre que la modification du poids relatif des femmes hispaniques n'a contribué qu'à une augmentation de la fécondité de

⁽²³⁾ Cf. Bean F.D., Cushing R.G. et Haynes C.W., 1997, « The changing demography of United States immigration flows: patterns, projections, and contexts », *Migrations and refugees: Politics and policies in the United States and Germany*, p. 121-152. Voir également Fix M., Passel J.S., Enchautegui M.E. et Zimmerman W., 1994, *Immigration and immigrants : setting the record straight*, Washington D.C., Urban Institute, VII, 104.

⁽²⁴⁾ L'écart entre la valeur mentionnée ici et celle figurant sur le graphique s'explique par le fait que l'étude a été réalisée avant que les résultats de la révision des estimations intercensitaires de la population ne soient disponibles. Le recensement de 2000 ayant révélé un accroissement de la population plus fort que prévu, les effectifs annuels de la population ont été réévalués à la hausse, ce qui a conduit à une diminution de l'indicateur conjoncturel de fécondité.

⁽²⁵⁾ En 2004, la fécondité des Hispaniques serait de 2,45 enfants par femme contre 1,86 pour les femmes blanches non hispaniques. La même année, la descendance des femmes de 40-44 ans de ces deux groupes s'élève respectivement à 2,43 et 1,9 enfants par femme.

⁽²⁶⁾ Nous avons considéré que la population n'était constituée que de deux groupes, les Hispaniques et les Blancs.

0,05 enfant par femme, alors que l'indicateur conjoncturel a augmenté quatre fois plus entre ces deux dates. Certes, considérer que l'écart entre les fécondités des communautés n'a pas varié entre 1980 et 2004 est une hypothèse un peu frustrante, mais, pour que l'effet de l'accroissement de la population hispanique soit sensiblement égal à l'augmentation de l'indicateur conjoncturel, il faudrait que l'écart de fécondité entre les deux communautés ait été multiplié par plus de 2 au cours des vingt-cinq dernières années. On peut penser, au contraire, que l'écart a pu se réduire.

Par ailleurs, la statistique américaine distingue les naissances survenues dans la communauté blanche et dans la communauté noire, ce qui permet de calculer la fécondité de ces deux sous-populations. L'indicateur conjoncturel de fécondité a augmenté dans les deux groupes entre 1976 et 1979 ; la progression a été un peu plus forte dans la population noire dont la fécondité était un peu plus élevée (figure 10). Mais cette augmentation n'a été que temporaire dans la communauté noire. Une seconde hausse s'observe entre 1985 et 1990, elle aussi plus forte mais temporaire dans la population noire ; cinq ans après, l'indicateur conjoncturel a retrouvé son niveau antérieur dans la population noire alors qu'il s'est stabilisé dans la population blanche.

Comme la hausse de la fécondité entre 1985 et 1990 ne peut s'expliquer ni par l'immigration hispanique ni par l'évolution de la fécondité dans la population noire, il convient de rechercher d'autres explications. Dans la mesure où il n'y a pas eu de changements de la législation familiale, il se peut que l'amélioration de la situation économique au cours des années 1980, bien que beaucoup moins sensible⁽²⁷⁾ qu'en Nouvelle-Zélande, ait incité des couples à agrandir leur famille, ou à anticiper cet agrandissement, comme dans certains pays d'Europe. En outre, aux États-Unis, le taux de chômage, celui des jeunes en particulier, est plus faible qu'au Canada par exemple ; cela se traduit sans doute par une meilleure confiance dans l'avenir qui facilite une formation de la famille plus précoce, et ce d'autant plus que dans d'autres pays, comme au Canada⁽²⁸⁾, on observe un appauvrissement des générations les plus jeunes. Dans ce pays, le revenu moyen des jeunes était en effet plus faible à la fin des années 1990 qu'au début des années 1980.

En définitive, la grande différence entre les États-Unis et les autres pays est que, outre son niveau actuel, la fécondité y est beaucoup plus précoce. Cela tient, au moins pour une part, au fait que l'ajournement des naissances, caractéristique de l'évolution de la fécondité au cours des dernières décennies dans les pays développés, est beaucoup plus limité aux États-Unis qu'ailleurs. En effet, après le profond recul qui a suivi le baby-

⁽²⁷⁾ Aux États-Unis, le taux de croissance annuel du PIB par habitant en volume est passé de 2,1 % dans les années 1970 à 2,3 % dans la décennie suivante et à 2,0 % au cours des années 1990-1998.

⁽²⁸⁾ Bélanger A. et Ouellet G., 2002, « A comparative study of recent trends in Canadian and American fertility », in A. Bélanger (éd.), *Report on the Demographic Situation in Canada, 2001*, Statistics Canada, Cat. N° 91-209-XPE, Ottawa, p. 107-136.

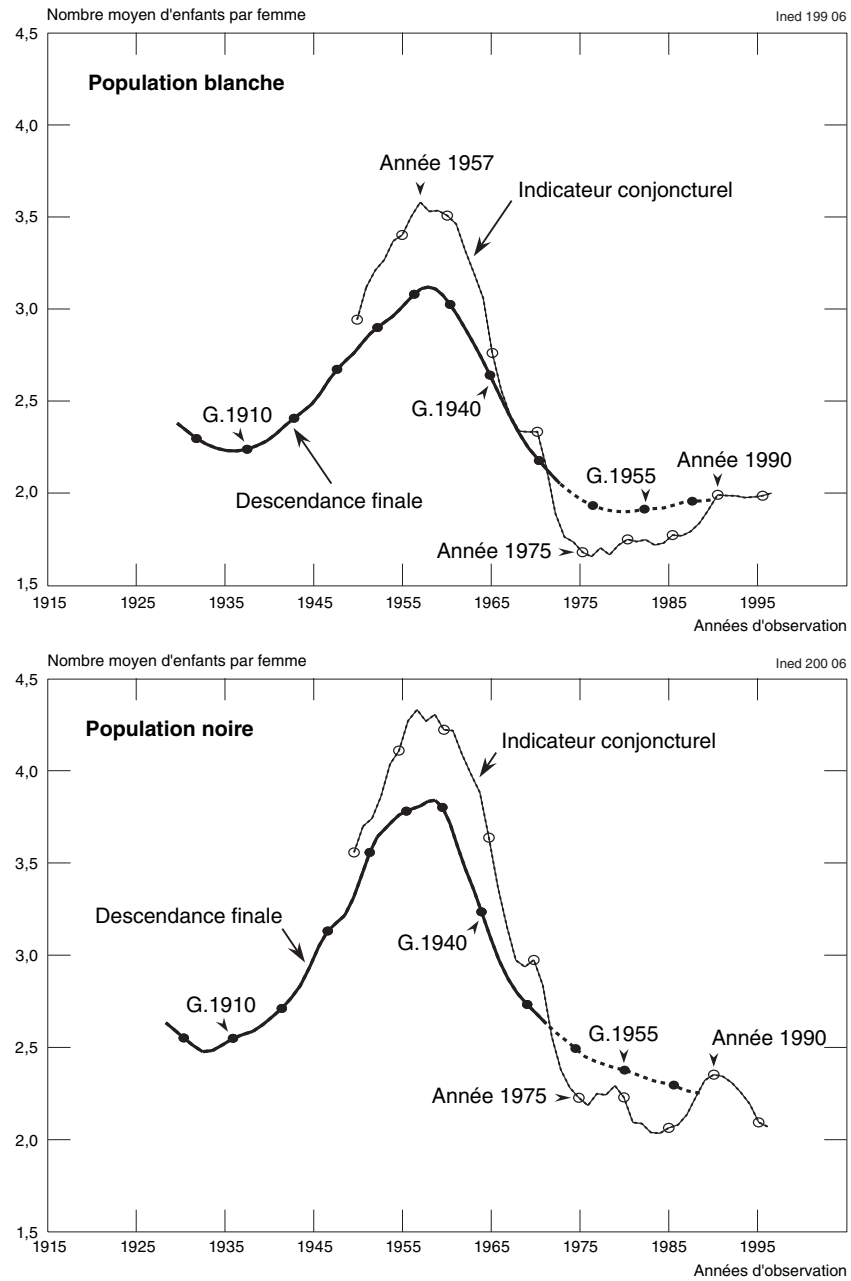


Figure 10. – Indicateur conjoncturel de fécondité et descendance finale aux États-Unis

Note : la courbe en pointillés représente la descendance finale estimée par gel des taux de 1996.
 Source : ODE.

boom, entre 1960 et le début de la décennie 1970, la fécondité des femmes de moins de 25 ans semble s'être à peu près stabilisée depuis le milieu des années 1970 à un niveau beaucoup plus élevé qu'en Europe⁽²⁹⁾.

Pour expliquer l'écart entre la fécondité en Europe et aux États-Unis, nombre d'auteurs évoquent le poids plus important de la religion dans ce dernier pays. Dans la mesure où le niveau de la fécondité est positivement corrélé à l'importance que l'on attache à la religion, le simple fait qu'une fraction plus élevée de la population y accorde de l'importance suffit à expliquer que la fécondité soit plus forte. Ainsi, dans une analyse fondée sur des résultats d'enquêtes consacrées à la pratique religieuse⁽³⁰⁾, T. Frejka et Ch. Westoff⁽³¹⁾ estiment que la fécondité européenne dépasserait de 13 % à 14 % son niveau actuel si les Européens avaient des attitudes à l'égard de la religion semblables à celles des Américains.

On peut se demander si l'augmentation de la fécondité aux États-Unis depuis le milieu de la décennie 1970 pourrait avoir été facilitée par la légère hausse de la participation religieuse notée par les auteurs entre 1981 et 2001. Seul un travail approfondi sur la relation entre fécondité et religion permettrait de répondre à cette question. En effet, en Italie, l'augmentation de la participation religieuse, plus forte qu'aux États-Unis au cours des deux dernières décennies du XX^e siècle, n'a pas empêché la stagnation de l'indicateur conjoncturel et la poursuite du recul de la descendance finale. Par ailleurs, en dépit de différences notables d'attitude, l'indicateur conjoncturel de fécondité était plus élevé dans la première moitié des années 1970 en France.

D'autres auteurs, comparant l'évolution récente de la fécondité aux États-Unis et au Canada, ajoutent à la différence importante de la pratique religieuse entre ces pays d'autres facteurs qui sont peut-être également liés à la plus faible sécularisation de la société américaine, comme le moindre recours, du fait de leur coût, aux méthodes contraceptives médicales ainsi qu'à la stérilisation. Cela se traduit par une proportion plus élevée de grossesses non désirées⁽³²⁾, même si le recours à l'avortement est un peu plus fréquent aux États-Unis⁽³³⁾. Les naissances non désirées

⁽²⁹⁾ À leur 25^e anniversaire, les Américaines de la génération 1975 ont mis au monde 0,82 enfant en moyenne, comme celles de la génération 1959, contre 0,35 pour les Françaises (0,76 pour la génération 1959).

⁽³⁰⁾ *European Value Survey, 1999-2001*.

⁽³¹⁾ Frejka T. et Westoff C.F., 2006, « Religion, religiousness and fertility in the U.S. and in Europe », *MPDIR Working Paper*, WP 2006-13, 25 p.

⁽³²⁾ Il ne faut cependant pas oublier que la proportion des personnes vivant sous le seuil de pauvreté et la proportion de personnes illettrées sont plus fortes aux États-Unis qu'en Europe et que ce pays souffre d'un déficit d'éducation sexuelle et d'accès à des centres de santé de la reproduction. Cf. Jones E. F., Forrest J. D., Henshaw S. K., Silverman J. et Torres A., 1989, *Pregnancy, Contraception, and Family Planning Services in Industrialized Countries*, New Haven, CT/London, Yale University Press.

⁽³³⁾ Bélanger A. et Ouellet G., 2002, *op. cit.* Voir également Frejka T. et Kingkade W., 2003, « United States fertility in international comparison: an exploration to aid projections », United States Census Bureau Conference, *The Direction of Fertility in the United States*, Washington D.C., p. 51-143.

représentaient 30 % du total des naissances en 1994⁽³⁴⁾. Cependant, dans la mesure où, parmi ces dernières, nombre d'entre elles ont simplement été mal planifiées, cette proportion ne mesure aucunement la baisse de la fécondité à attendre si les couples maîtrisaient totalement leur fécondité.

Les quelques facteurs explicatifs mentionnés ici, dont la liste n'est pas exhaustive, montrent combien peut être complexe la recherche des causes des différences de fécondité d'un pays à l'autre.

Conclusion

Les comportements de fécondité dans les pays anglophones développés non européens présentent des similitudes. Malgré leur dispersion géographique, ces pays pourraient partager une culture commune, au-delà de la simple communauté de langue. Il s'agit aussi de pays qui sont beaucoup plus ouverts à l'immigration que ne le sont, en moyenne, les pays européens. La mentalité du « pionnier » a parfois été évoquée pour expliquer les spécificités des pays anglophones développés non européens par rapport aux pays d'Europe dont leurs populations sont issues.

Les populations de ces pays sont également hétérogènes ; elles comprennent des minorités, dont certaines sont autochtones. L'influence de ces minorités est toutefois très variable en fonction de leur part dans la population. Faible en Australie où les Aborigènes ne représentent que 2 % de la population totale, cette influence est plus nette en Nouvelle-Zélande où la part des Maoris dans les naissances s'élève à 22 % (66 % pour les Européens). Aux États-Unis, la situation est plus complexe du fait de l'existence de plusieurs minorités. En effet, à côté des Blancs, ni hispaniques ni latinos (67 % de la population⁽³⁵⁾) et de la communauté noire (13 %), on trouve les Asiatiques (4%) et les Hispaniques (13,5 %).

Au Canada, la part de la population autochtone est, comme aux États-Unis, très faible. Il conviendrait plutôt de distinguer entre le Québec francophone et les provinces anglophones. Toutefois, le niveau de la fécondité varie largement d'une province à l'autre. Ainsi, en 2003, il s'élève à 1,32 enfant par femme à Terre-Neuve et Labrador, et à 1,86 au Saskatchewan. Il varie aussi à l'intérieur de l'ensemble anglophone. À cette même date, en se limitant aux provinces les plus peuplées, l'indicateur allait de 1,40 en Colombie-Britannique à 1,74 dans l'Alberta, en passant par 1,49 en Ontario, la moyenne nationale étant de 1,53. Au Québec, la fécondité avait connu un recul profond au cours des décennies 1970 et 1980 qui en avait fait, et de loin, la province la moins féconde ; avec 1,48 enfant par femme, la fécondité québécoise est aujourd'hui proche de celle de l'Ontario voisin. Au total, l'opposition, en termes de fécondité, ne se situe donc plus entre le Québec et les provinces anglophones.

⁽³⁴⁾ Voir Frejka T., 2004, « The 'curious high' fertility of USA », *Population Studies*, 58(1), p. 88-92.

⁽³⁵⁾ Ensemble des Blancs : 81 %.

La position relativement favorable de ces pays par rapport à celle de nombre de pays européens est assez paradoxale, en particulier pour un observateur européen, dans la mesure où le niveau relativement élevé de la fécondité n'est nullement associé à une politique familiale ambitieuse et généreuse. Tout au contraire, ces pays, à l'exception du Canada, sont les seuls dans l'ensemble du monde industrialisé à ne pas accorder à l'ensemble des femmes un congé de maternité rémunéré.

L'impression que la fécondité des pays anglophones développés non européens est plus élevée que dans la vieille Europe apparaît beaucoup plus fondée sur le passé, même proche, que sur les tendances qui se dégagent de l'évolution actuelle. En effet, il semble que l'avantage de ces pays en matière de fécondité soit largement en train de s'estomper. Cependant, indicateur conjoncturel et descendance finale se situent au niveau de ceux observés en Europe dans les pays les plus féconds. Les États-Unis se distinguent, non pas tant par le niveau de la fécondité que par la progression régulière de la descendance finale des femmes qui est la seule, avec celle des femmes danoises, à connaître encore une progression dans l'ensemble des pays développés.

Toutefois, l'analyse de la situation des pays du Nouveau Monde, comme celle de quelques autres, en particulier du monde scandinave, suggère que le niveau de la fécondité serait lié à sa précocité. Si cette liaison est parfois remise en question dans les comparaisons internationales, il n'en reste pas moins qu'au sein d'une même aire culturelle, partageant le même niveau de développement et des politiques similaires⁽³⁶⁾ le niveau de la fécondité semble bien lié à sa précocité. Faut-il y voir un levier éventuel pour relever le niveau de la fécondité dans certains pays européens, en encourageant ou en permettant aux couples de fonder leur famille de manière un peu plus précocement ? Il est sans doute difficile de l'affirmer, mais tout ce qui contribue à faciliter l'insertion des jeunes, tant sur le plan du travail que du logement, et à diminuer la précarité, va nécessairement dans cette direction. Mais la confiance en l'avenir pourrait bien dépendre d'une nécessaire amélioration de la situation économique et sociale.

⁽³⁶⁾ Anderson G., 2004, « Childbearing developments in Denmark, Norway and Sweden from the 1970s to the 1990s: A Comparison », *Demographic Research*, Special collection 3, article 7, 17 avril 2004, MPDIR, Rostock.

SARDON Jean-Paul. – La fécondité dans les pays anglophones développés hors d'Europe : Canada, États-Unis, Australie et Nouvelle-Zélande

Les populations anglophones d'Amérique du Nord et d'Océanie, ont, semble-t-il, toujours eu une fécondité plus élevée qu'en Europe, en dépit de l'absence de toute politique visant à intervenir de manière directe dans la sphère familiale. Cependant, depuis quelques décennies, l'écart a tendance à se réduire, ces pays se retrouvant aujourd'hui au niveau des pays européens les plus féconds. Dans ces pays, comme en Europe, la période écoulée depuis la seconde guerre mondiale a été caractérisée par le baby-boom et le recul de la fécondité qui lui a succédé. Le baby-boom y a été plus marqué et plus précoce qu'en Europe. Il a atteint son maximum en 1957 aux États-Unis, en 1959 au Canada, et en 1961 en Australie et en Nouvelle-Zélande. L'ajournement des naissances et leur report à des âges toujours plus élevés a suivi des modalités particulières aux États-Unis. En effet, après le baby-boom, la fécondité des jeunes femmes américaines a rejoint très rapidement son niveau antérieur, et elle est restée à peu près stable depuis. Au contraire, partout ailleurs, le recul des taux de fécondité s'est poursuivi sous l'effet de l'ajournement continu des naissances. De ce fait, dans la plupart des pays, la hausse de la fécondité au-delà de 30 ans, consécutive à la récupération des naissances ajournées a, au mieux, contrebalancé le recul aux âges jeunes ; aux États-Unis, cette hausse, qui provient avant tout d'une augmentation de l'intensité de la fécondité des générations, entraîne une progression de l'indicateur conjoncturel. Dans cet ensemble, le Canada se distingue par une fécondité relativement faible : l'indicateur conjoncturel s'est stabilisé depuis quelques années à 1,5 enfant par femme, soit une valeur très proche de celle de l'Union européenne dans son ensemble.

SARDON Jean-Paul. – Fertility in the Non-European English-Speaking Developed Countries: Canada, United States, Australia and New Zealand

The fertility of the English-speaking populations of North America and Oceania has, it would seem, always been higher than that of Europe, despite the absence of any policy of direct intervention in family matters. However, in recent decades the gap has tended to close and these countries are now at the level of the most fertile European ones. In these countries, as in Europe, the period after the Second World War saw a baby boom followed by a decline in fertility. Their baby boom was more marked and earlier than the European one. It peaked in 1957 in the United States, 1959 in Canada, and 1961 in Australia and New Zealand. The postponement of births to later ages took a particular path in the United States. After the baby boom, the fertility of young American women quickly reverted to its earlier level and has remained fairly stable since. Conversely, in other countries, fertility rates have pursued their decline due to the ongoing trend towards delayed childbearing. Consequently, in most countries, the rise in fertility after the age of 30 as older women start to found a family has at most compensated for the decline before that age. In the United States, this rise, due mainly to higher cohort fertility, has pushed up the total fertility rate. Within this group of countries, Canada is distinguished by relatively low fertility. The total fertility rate has stabilized in recent years at 1.5 children per woman, a figure close to that of the European Union as a whole.

SARDON Jean-Paul. – La fecundidad en los países anglófonos desarrollados no europeos: Canadá, Estados Unidos, Australia y Nueva Zelanda

Las poblaciones anglófonas de América del Norte y Oceanía siempre han tenido, aparentemente, niveles de fecundidad más elevados que los observados en Europa, a pesar de la ausencia de políticas familiares. Sin embargo, desde hace varias décadas, las diferencias han tendido a reducirse. En la actualidad, el nivel de fecundidad de estos países es similar al registrado en los países europeos más fécondos. Tanto en estos países como en Europa, el periodo posterior a la segunda guerra mundial se caracteriza por el baby-boom y la disminución posterior de la fecundidad. Sin embargo, el baby-boom fue más marcado y más precoz que en Europa, alcanzando su máximo en 1957 en Estados Unidos, en 1959 en Canadá y en 1961 en Australia y Nueva Zelanda. El aplazamiento de los nacimientos a edades cada vez más elevadas ha seguido una trayectoria particular en Estados Unidos. Después del baby-boom, la fecundidad de las jóvenes americanas volvió muy rápidamente a su nivel anterior y se ha mantenido prácticamente estable desde entonces. En todos los demás países, la disminución de las tasas de fecundidad se produjo por el retraso continuo de los nacimientos. Por consiguiente, en la mayoría de países, el aumento de la fecundidad entre las mujeres mayores de 30 años, debido a la recuperación de los nacimientos aplazados, contrarrestó la disminución de la fecundidad en edades jóvenes, en el mejor de los casos. En Estados Unidos, tal aumento, causado por un aumento de la intensidad de la fecundidad entre generaciones sucesivas, provocó un aumento del índice sintético. En este grupo de países, Canadá destaca por tener un nivel de fecundidad relativamente más bajo; el índice sintético se mantiene estable, desde hace unos años, en 1,5 hijos por mujer – un valor cercano al observado en el conjunto de la Unión Europea.